

Chapitre 11

(a)Border le vide

Micha VANDERMEULEN

Le tao qui peut être exprimé
n'est pas le Tao éternel.
Le nom qui peut être nommé
n'est pas le Tao éternel.
L'indicible est l'éternellement réel.
nommer est l'origine
de toutes choses particulières.
Libre du désir, tu comprends le mystère.
Pris dans le désir, tu ne vois que les manifestations.
Pourtant mystère et manifestations
jaillissent de la même source.
Cette source s'appelle ténèbres.
Ténèbres dans les ténèbres.
La porte vers toute compréhension.¹

J'aimerais commencer par dire que le livre de Christian Fierens est pour moi une très belle source d'inspiration et l'occasion d'une aussi belle rencontre ! Je fréquente son séminaire depuis quelques années et je reste surpris, je l'espère lui aussi, des manières dont on se rencontre autour de *son* séminaire aux rencontres imprégnées de textualités parfois très différentes et à la croisée de langues différentes également, ainsi que de leurs traductions. Le mouvement me semble une caractéristique essentielle de cette rencontre et je suis heureux de la retrouver dans le texte que nous considérons aujourd'hui.

Alors ? Pourquoi ne pas se débarrasser de Kant une bonne fois pour toutes ? Et surtout de sa Loi qui nous emmerde et bride constamment nos libertés si âprement acquises ? Peut-être simplement parce qu'on n'y arrive pas ? Ou « pas entièrement » ou « pas comme il faut »...

Je ne suis pas là aujourd'hui pour critiquer les recherches d'alternatives à Kant, bien au contraire ! Et bien évidemment, il y en a d'éblouissantes, mais j'espère au même titre que la contribution de Kant. Aussi, « au pied de la lettre » Kant a prouvé depuis le temps à quel point il pouvait servir, mener presque, à une caricature de lui-même. Pour moi il est évident que ce n'est donc pas dans un Amour inconditionnel que se situe l'intérêt de Kant, mais bien dans une tentative d'appliquer la « méthode » critique kantienne à Kant lui-même, inconscient « en plus » et ça n'est pas rien. Avec Lacan, cette méthode critique prend une tournure plus radicalement structurale et inscrite à la racine du langage. Virage langagier au travers de l'équivocité inhérente au langage lui-même. Un redoublement qui donne une certaine plasticité à la subjectivité ainsi qu'un certain espace, un vide permettant d'y inscrire la possibilité d'un mouvement. C'est là que j'ai choisi d'intituler mon intervention « (a)Border le vide... ».

Ce n'est donc pas la vérité de Kant en soi qui nous intéresse avec Christian Fierens, mais ce que l'auteur peut nous transmettre dans le déploiement de sa logique « en acte ». Plutôt que la vérité des arguments de Kant, c'est la justesse de ses déplacements logiques que nous suivrons et ce sont bien ces gestes inscrits dans l'action qui nous mèneront à la rencontre d'une dialectique, nécessaire à

¹ Lao Tseu, *Tao Te King, un voyage illustré*, trad. Stephen Mitchell, Paris, Synchronique Editions, 2008, verset 1

l'inscription du sujet dans la loi en tant que sujet et à l'établissement de ses libertés. Seulement les choses ne vont pas de soi et on voit à quel point l'équivoque entre sujet et objet permet à Kant de penser la nécessité du principe. Une coupe dans le sens qui évidemment nous en rappelle d'autres... L'éthique constitue une charnière ou une clé de voûte à l'endroit de la pensée humaine, dans une manière très particulière d'intégrer et d'interroger l'idée ou la question d'« acte » ou d'« action » dans la façon d'« être » Humain. Cet abord de l'humanité nous permet de fonder en même temps — et j'insiste sur la simultanéité, c'est primordial — le cadre de son existence *et* les conditions de sa propre liberté dedans. C'est pour moi aussi un indicateur de la « nécessité » de ne donner consistance à cette « existence » *et* la manière de la penser, qu'à la condition de la prendre en compte dans l'aspect fondamentalement « dynamique » de sa constitution !

Fondement « éthique » d'un Sujet humain donc, mais à la condition d'être capable de l'exprimer, le ressentir, le penser et le dire. Prenant ce point assez arbitraire comme charnière de départ, notre argumentation tentera, autant dans sa « manière de » que dans « ce dont » elle parle, de prendre en compte le passage impératif, constitutionnel, par le prisme omniprésent d'un « principe » qui conjoint « au moins deux » consistances différentes pour faire sujet ou objet, faire simplement « quelque chose ». Ainsi, le fondement individuel (ou particulier) autant que commun (ou universel) des « Choses » naîtrait nécessairement « d'une faille dans l'Un » ou « dans une faille de l'Un ».

Sinon où chercher la nécessité ou l'efficacité d'un « au moins deux » au départ même de la subjectivité, surtout si c'est pour supposer l'existence de l'Un juste après ?! C'est, en tout cas, à la lumière toute caricaturale de cette difficulté à fonder et séparer, en même temps, une figure de « compte-pour-Un » vide, lançant à l'infini le mouvement « aller-retour » entre métaphore et métonymie du sujet et de l'objet que notre réflexion doit impérativement se situer.

Alors (a) Border le vide dans le contexte du livre de Christian Fierens, ça veut dire quoi ? C'est avant tout une manière de « parler » de la possibilité de l'inscription du sujet à l'endroit du vide d'une confusion « ontologique » entre le sujet et l'objet dans le langage. Aborder le vide par la jouissance, c'est se servir autrement de l'écoute analytique dans une tentative de repérer, dans le récit, des nœuds « au-delà » ou « en deçà » de leur captation subjective ; ou, à l'inverse, tenter par l'écoute de repérer, dans le discours, les charnières par lesquelles l'injection du sujet devient trop grande et vient non plus faire émerger la possibilité d'une ex-sistence, mais au contraire la boucher. Un exercice périlleux donc et en tout cas une aventure à la hauteur de la « spectralité » de son objet, puisque c'est dans sa forme la plus équivoque et éthérée, sa forme « vocale », que l'invention par excellence de Lacan, l'objet(a), viendra guider notre trajet autour de la pensée de l'auteur.

L'objet(a) est central et vient nous « guider ». Ça sonne bien, mais il nous semble important de signaler que notre objet n'a pas vraiment la précision de nos GPS modernes dont justement l'efficacité « descriptive » (le réalisme) ne permettrait *pas* d'entretenir l'équivoque essentielle à notre quête. L'éthique doit servir ici de « boussole » avec ses mouvements infimes parfois dont on ne prendra la mesure que dans un « après-coup » à l'aune de notre capacité à « faire un choix » (ou pas d'ailleurs, mais en tout cas à situer la potentialité d'une bifurcation). Il s'agit ici de passer à l'acte non pas « au-delà » de l'incertitude, mais marqué par celle-ci, faisant avec. Il nous semble important de pointer dans cette aventure une subjectivité aux élans de physique quantique dont un des marqueurs essentiels — tout métaphoriques soient-ils — est celui d'une posture face au questionnement.

En effet, « l'Achtung » kantienne doit nous servir ici, non pas de façon classique et trop littérale, mais dans sa puissance métaphorique et équivoque. Conceptualité équivoque donc, car là où l'Achtung kantienne deviendrait, dans sa chute moralisante, un « motif » du « respect » de la Loi (comme un bon soldat à l'écoute de l'autorité), ici c'est plutôt une attention évanouissante, comme une sensibilité, qui s'en dégage. Je ne sais plus si c'est dit tel quel dans le livre, mais ce que Christian Fierens dégage dans la rencontre kantienne avec la Loi prend, pour nous, une valeur métaphorique

très particulière. Si on imagine la nécessité de la Loi comme un symptôme qui fait constamment retour à l'endroit de l'accouchement d'une conscience humaine, une manière d'exprimer et de boucher un rapport essentiel à l'Angoisse primordiale de cette rencontre, l'Achtung devient une manière de « faire avec ». Dégager la multiplicité de « formes » de l'action prenant en compte non pas un « respect », à l'équivoque beaucoup trop statique, mais bien un état « d'alerte ». Attention, on sait qu'il y a là quelque chose qui se joue...

On le voit, le rôle de la métaphore est central dans le texte de Christian Fierens, car c'est bien par l'abord subtil de l'équivoque et au travers des redoublements et renversements, que l'auteur rend palpable l'importance de la *consistance* d'une réflexion. On penserait facilement au poids et aux allures statiques d'une telle mécanique, mais à l'inverse et de manière tout aussi importante, on comprend bien l'importance du « mouvement » qui imprime, différemment, mais de façon aussi fondamentale, cette même *consistance* logique.

Ce qui me semble « difficile » au départ, car contre-intuitif, mais c'est bien là aussi une des caractéristiques au fondement de la Loi pour Kant et du Parlêtre pour Lacan, à savoir que les conceptualités mises en avant dans le livre de Christian Fierens sont fondamentalement à lire dans un mouvement « aller-retour » (ou plutôt retour-aller-retour !!) dont l'importance nous semble essentielle à repérer. Dans le texte concrètement, mais de façon plus centrale comme « métaphore » du mouvement nécessaire à la rencontre de la difficulté à l'œuvre dans la pensée elle-même. Avec Kant – et j'imagine que c'est pourquoi il reçoit tant de critiques (sans mauvais jeu de mots) – la précision du déploiement de l'appareil conceptuel donne l'impression de tendre vers un enfermement ou une sorte de rigidité qui ne permettrait plus d'en sortir et donc *pas* de s'en servir « autrement » ou « ailleurs ». Sans « envers » éventuellement, mais pas de façon dynamique alors que l'objet du livre, nous semble-t-il, est d'aborder la réflexion sous un angle dynamique.

On pourrait aussi y voir une belle métaphore de l'enfermement dans une cure analytique. À décortiquer trop simplement les choses, on imagine facilement l'analysant aboutir à un silence, car il aura épuisé la valeur descriptive de son effort. C'est là que l'autre effort, celui de Christian Fierens, est à mon sens à saluer vraiment, car c'est « au sein » même d'une telle construction, menaçant en permanence de se refermer sur elle-même, qu'il va chercher les quelques espaces nécessaires à « effectuer un quart de tour » (entre Kant et Sade) permettant à la « prise en compte » de la jouissance, dans l'ambiguïté d'accéder au désir se cristallisant dans l'objet et/ou le sujet. Il y a quelque chose qui « subsiste » dans le mouvement d'apparition/disparition, au cœur même de la dynamique de la réflexion. Ce quelque chose — élevé ici au rang de principe via la conceptualisation (à la manière de) kantienne — est une tentative d'approcher la question essentielle de l'ontologie « au-delà » de ses fixations ontiques ou épistémiques.

J'ai l'impression, pour le dire simplement, que la recherche psychanalytique — à travers le langage — permet justement une rencontre entre l'épistémique et l'ontologique. À travers les formations de l'inconscient et toute la manière de déformer, donner une autre forme, *umformen* comme le dirait Christian Fierens avec l'inconscient dans son livre.

Il n'y a plus d'objet ou de sujet « en-soi » — et c'est la description du « vide » de cet « en-soi » dans laquelle réside l'avancée kantienne — mais une apparition ou une création de l'objet/sujet (de la Loi avec Kant, du langage avec Lacan) via un *effet* et non une *cause*. Dégagés de leur poids ontologique, le sujet et l'objet gagnent une mobilité et donc une *effectivité* au travers de leur « supplément », la jouissance, qui — élevée au rang de principe — permet de déplacer le « cadre » de notre réflexion « en dehors » du cadre classique du fantasme et de trouver dans la jouissance une caractéristique fondamentale de l'Être, au-delà, en dehors, plus loin, à côté de ses captations dans l'objet ou le sujet qui nous ramènent trop vite à en imaginer la consistance. Ici, faire équivaloir « en mouvement ou en dynamique de l'acte » la logique de l'inconscient revient à l'évident *et* au déplacement, nécessaires à porter l'éthique au rang de *principe*. Il nous semble qu'on touche par là

au rôle essentiel de l'*équivoque* dont l'importance est mise en évidence dès le départ de l'ouvrage de Christian Fierens.

«L'*équivoque* *homophonique interdit/inter-dit* semble d'emblée donner toute l'explication de la jouissance dans l'opposition de ses deux *significations*. Celle facile d'une interdiction : la jouissance c'est ce qu'il faut interdire, couper, supprimer, dévaloriser, castrer. Celle, plus difficile, d'un non-dit : la jouissance se situe dans les espaces blancs entre les dits : "qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend", plus précisément : *qu'on jouisse* reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. Les deux significations coexistent dans le champ de la psychanalyse lacanienne : l'une et l'autre semblent pouvoir s'approcher comme concept (théorique), puis comme principe (pratique). Il est facile de conceptualiser l'interdit et de s'y tenir "par principe". L'espace blanc de la jouissance échappe à la prise du concept et son principe n'est jamais tracé d'avance.»²

En effet, l'*équivoque* est pour nous la charnière centrale du livre, au-delà de la pureté ou de la force de chaque *consistance* mise au travail. J'ai choisi ici la notion de *consistance* afin d'éviter celle, plus intuitive pour moi, de *concept* que Christian Fierens refuse précisément à l'endroit de l'énonciation de son *principe*. C'est, pour moi, un des points de questionnement, car c'est là peut-être où la créativité de l'individu se fige parfois devant la mécanique à l'œuvre. Je ne souhaite pas ici rentrer dans un débat philosophique sur la différence entre une approche transcendante ou immanente de l'Être dans la philosophie, mais ce choix est visiblement fait par Christian Fierens lui-même dès le départ en opposant *concept théorique* à *principe pratique* et de faire ainsi le choix de la pratique (qui fait évidemment écho à une pratique analytique).

Si je peux être critique, c'est pour moi un des lieux où on sent qu'il y a quelque chose de *supplémentaire* dans le choix de l'auteur pour Kant et qu'il y a forcément quelque chose à en dire. Ce qui réussit, *dans la pratique*, à établir avec Kant une « principialité », c'est l'établissement d'un appareil théorique très puissant *au service de* la pratique. Il nous semble essentiel de questionner la forme croisée, antinomique, parfois contre-intuitive de cet appareil théorique *en tant que* construction. À l'inverse, il nous semble tout aussi important de mentionner que le choix du *concept* comme point de départ n'a pas l'air pour nous si théorique que ça puisque c'est à partir de la matérialité de l'expérience humaine que des penseurs du concept vont tenter de fabriquer le détour nécessaire à sa réappropriation, *toute aussi pratique*, dans la constitution du sujet et son inscription dans le monde.

On retrouve essentiellement les mêmes éléments à l'œuvre, mais dans une manière différente de les articuler dans le langage, de les métaphoriser. Je tenterai d'en finir ici avec ma parenthèse, mais si encore une fois «(a)Border le Vide» veut dire quelque chose dans ce contexte, c'est qu'il me semble que les efforts déployés, qu'ils passent d'abord par le filtre de la théorie ou d'abord par la pratique, font retour de la même manière et «éclairent» ou nourrissent de manière différente l'*équivoque* nécessaire au maniement d'un même Vide créateur qu'on ne sera capable d'aborder qu'au travers du leurre qu'il constitue dans sa manière de (se) figurer dans l'*équivoque* du sujet et de l'objet. C'est, depuis Lacan, «la» métaphore ultime d'une subjectivité à l'œuvre, dans son apparition et sa disparition. C'est, nous semble-t-il, à «border» la rencontre avec le vide de façon ontologique que notre pratique doit se situer dans une métaphysique au plus proche de la rencontre avec la corpo-réalité de notre expérience dans le monde.

Aborder le vide veut aussi dire que c'est dans le noyau réel, vide, mais pas néant, donc pas absent, sinon dans l'*équivoque*, qu'on doit considérer l'émergence de la subjectivité³, pour tenter ensuite de l'accompagner à la rencontre des vicissitudes du langage et des nécessaires confusions qu'il crée entre sujet et objet. Il y a une forme de temporalité logique à l'œuvre dans la rencontre avec le Truain ou le Parlêtre, on ne le répétera jamais assez ! Il faudra dès lors faire attention à ne pas nous enfermer dans la chronologie du récit et dans les captations moïques, tant du conteur, que de l'écouter. En associant librement autour de la temporalité de ma propre réflexion, ce que je tente

² Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 8.

³ Lorsqu'on cherche « le sujet », c'est dans l'écart dynamique entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé.

de dire c'est que, peut-être, immanence et transcendance ne sont ici que deux expressions logiques au départ du même vide, pris à des instants différents ou à partir de lieux différents. Il me semble en tout cas que c'est là, dans ou par le langage, que l'exercice philosophique rejoint l'exercice analytique (et inversement). À chaque fois, il nous faudra situer l'écart minimum nécessaire à distinguer « la subjectivité » de l'immonde du magma auquel nous sommes confrontés, tant dans nos pratiques que dans les dérives réelles d'un monde à l'agonie (vous me pardonnerez la digression...).

Lorsqu'on entend Jacques Lacan nous dire que « l'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans paroles »⁴, nous sommes bien obligés de prendre en compte l'équivoque entre un effet de langage et ce qu'il représente dans la réalité et donc le fait qu'une sensation, un désir, une pulsion s'exprime notamment par le corps et que, « là », il fait *déjà* langage. C'est, nous semble-t-il, une manière très intéressante de situer un « saut » métaphysique minimal. En effet, penser *avec* un « en dehors » posé par principe, mais « à ras » des choses, dans la matérialité la plus élémentaire des sensations corporelles !

À cet endroit, les limites exprimables de « la différence en tant que telle » semblent littéralement se confondre et, dans leur expression la plus épurée, situer l'impossibilité de distinguer un « intérieur » d'un « extérieur ». C'est dans cet « Innommable » pour le dire avec Beckett, ce vide comme espace minimal de l'ex-pression possible d'une subjectivité que le Moi trouvera des points de fixation évanescents « au bord du vide ».

Nous poserons que ces charnières « réelles » doivent permettre à l'expression subjective de situer un espace à partir duquel le « tenir pour vrai » du mouvement métaphore/métonymie peut commencer sa répétition à l'infini ; pulsion de mort et source de vie, paradoxe en présence. C'est là aussi qu'à notre époque ultra-technologisée, dans une expression caricaturale de la vérité « scientifique », il faut faire bien attention à ne pas tomber dans les « Pièges du réalisme ». C'est un clin d'œil à Christian Fierens et Frank Pierobon, mais je trouve que c'est une expression très appropriée du malaise contemporain.

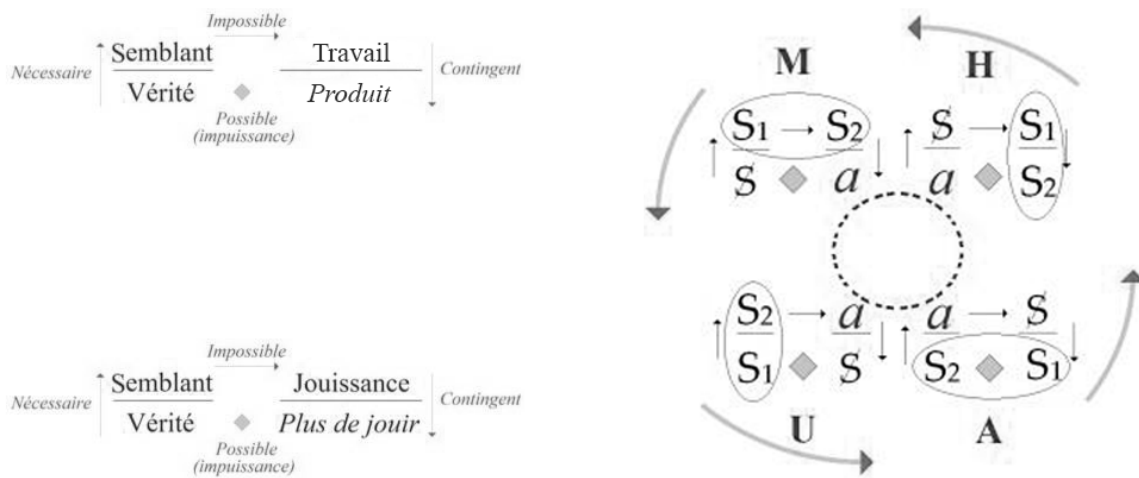
Si je peux digresser une nouvelle fois, je pense que ce « réalisme » contemporain pousse à l'hystérie d'un discours, qui s'apaise dans le leurre d'une vérité faussement scientifique. Ce leurre de scientificité poussant à une « chronologisation » mortifère et renvoyant de façon historique à l'hystérie dans laquelle elle puise sa source, métaphore du cercle vicieux de notre post-modernité s'il en faut. C'est là également que notre réflexion nous mène à la rencontre de l'importance de la quatrième forme de l'objet (a), sa forme vocale correspondant bien mieux à une manière de penser, à défaut d'une « sortie » par l'objet, au moins une façon bien plus adéquate de « faire avec » !

Retournement, retournement, retournement... Je n'ai plus que ce mot-là en tête depuis que je tente de « rester au plus près » du livre de Christian Fierens afin d'essayer de vous en dire un bout. Le premier retournement qui me vient en tête en pensant à Kant est celui du lien entre la loi et la liberté et « en même temps » un retournement fondamental dans la manière d'inscrire le sujet humain dans le rapport à l'objet de sa volonté. Je ne sais pas si c'est parce que ça rime, mais soudainement il y a refoulement qui me vient aussi. Je « veux » écrire, bien faire et « rester au plus près » du texte et ça me bloque. Parlant de refoulement...

Là, heureusement pour moi, je me replonge dans la table des matières et « Eureka », au chapitre III, partie 3, « La structure du refoulement » et partie 4, « Le retournement ». Enfin ! Ça permet tranquillement d'arriver au chapitre IV... « Il faut le faire. La « pratique de l'inconscient », comment aborder le passage vers une pratique possible de l'inconscient ! Et là, « Le fantasme ne peut suffire

⁴ Séminaire XVI – D'un Autre à l'autre, http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/16-Aa/Aa13111968.htm, 13-11-1968.

à présenter le principe de jouissance»⁵. Tout un programme ! En voici un aperçu au travers de la théorie des quatre discours de Lacan :



6

Tentant alors de penser où se situe la subjectivité là-dedans, je cherche je cherche je cherche et repense au point de départ de Kant qui se situe autour du sujet et, « par déplacement », finit quelque part dans l'objet, car c'est un *Faktum* que Kant va interroger. La question est alors de tenter de questionner la nécessité de ce type de déplacement-là à l'œuvre, ici via les « quatre discours », notamment dans la métaphore de la « disparition du sujet », l'*aphanisis* dans l'aliénation. Pour le reprendre avec les mots de Christian Fierens dans son livre : « ... une telle volonté « est le sujet reconstitué de l'aliénation », à condition d'être conditionnée par l'instrument de la jouissance, commandée par l'objet *a* en position de cause. Elle est le sujet reconstitué « au prix de n'être que l'instrument de la jouissance »⁷. Il y a là un jeu dialectique entre sujet et objet, et le passage par l'objet permet de donner une autre consistance au sujet.

Il nous semble en effet important de situer la jouissance « en dehors du cadre fantasmatisé » ou « en dehors du fantasme » afin d'éviter le piège de la disparition subjective dans la jouissance. Au passage, c'est une des manières traditionnelles d'associer Kant et Lacan. Heureusement ce n'est pas là que se situe l'originalité du livre de Christian Fierens. Le problème « général » de cette approche est sa façon de tomber dans l'impasse de l'éthique à deux vitesses, associant notamment l'évanouissement du sujet dans la jouissance, son *aphanisis*, à la nécessité de « respecter » la loi morale. Le terme de sujet est le premier évidemment à prendre avec des pincettes dans la théorie lacanienne, particulièrement de la façon dont il vient d'être énoncé ! Mais justement un détour par l'*aphanisis* dans le séminaire : cinquante-et-une occurrences au total, 54, 58, 61, 62, Kant avec Sade, 63, 64, 65 et puis plus rien jusqu'au 15 mai 1979 ! C'est intéressant d'imaginer qu'à partir de 1965, Lacan peut se passer de l'équivoque Sujet/Moi pour la déplacer dans sa refonte de l'objet (*a*). Dans le genre « disparition », ce n'est quand même pas mal ! D'ailleurs, le dernier mot ne vient même pas de la bouche du Maître, mais de ses élèves, Nasio et Vapperau. Voici ce qu'ils en disent :

« Donc, quand Freud écrit : “le désir se satisfait”, lui [Lacan] dit : “le sujet du désir se satisfait”. Jones propose : *aphanisis* du désir, lui [Lacan] dit : non, c'est l'*aphanisis* du sujet. »⁸

⁵ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 263.

⁶ Le schéma est de nous.

⁷ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 179.

⁸ Séminaire XXVI – La topologie et le temps, http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/26-TT/L15051979.htm, 15-05-1979.

On voit bien que la disparition en question est liée au sujet, qui est au cœur de la réflexion de Kant, et avec Christian Fierens on voit à quel point Lacan insiste sur un déplacement du sujet dans l'équivoque de l'objet. Ce n'est plus le sujet qui désire, c'est le désir qui produit un sujet ! Au passage, une association via internet, en remerciant Pierre Bruno⁹, qui nous rappelle bien les mécanismes de l'*aliénation* au travers de sa différence d'avec la *séparation*. Si la séparation engendre un sujet :

« L'aliénation ne consiste pas à faire que le sujet se retrouve dans l'Autre, elle le divise : "S'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme *aphanisis*." Cet autre côté est celui où le sujet se trouve identifié à ce que Freud a formulé comme étant le *Vorstellungsrepräsentanz*, que Lacan traduit par représentant de la représentation. »

Le représentant de la représentation, dans son rapport au langage et à la subjectivité qui en émerge, me semble en l'occurrence tout aussi nécessaire que — pour reprendre les mots de Christian Fierens — « la nécessité absolue avec laquelle Loi et Surmoi s'imposent »¹⁰. Il y a quelque chose de langagier là-dedans. Quoi qu'on fasse, on n'y coupe pas, malgré ou carrément à rebours de tout ce que notre Raison pourrait nous dicter. La « nécessité » de la Loi ou du Surmoi, n'est donc pas là pour paraître pompeuse ou moralisante, mais pour indiquer un fait de structure. Qu'on l'accepte ou qu'on la refuse, qu'on l'ignore, elle « fait retour » sur le mode même du refoulement, de la même manière que le sujet « fait retour » dans le langage.

« La "loi morale" s'impose donc, disions-nous, comme loi de l'inconscient, et ce n'est qu'à partir d'elle comme principe, troisième principe ou principe de jouissance, que peuvent apparaître le grand Autre (et son inexistence), le Monde (et son fonctionnement phallique) et le sujet (sa division et son désêtre). »¹¹

La radicalité du principe du devoir, le fait qu'on n'y échappe pas et que contrairement à ce qu'on croit, « desserrer l'étau de la culpabilité » ne servirait qu'à le déplacer. Parce que la culpabilité ne se situe pas dans un jugement bon ou mauvais du devoir, mais dans son accomplissement même : avec Lacan, un « Jouis ! » à entendre comme un faire qui accompagne littéralement l'action dans un effet de redoublement.

J'en profite pour souligner l'importance de la dynamique de la pensée et de son expression dans la conceptualisation au cœur de notre discipline et dans le livre de Christian Fierens dès le départ à la définition de la jouissance dans sa fonction équivoque. Lorsqu'il parle, en page 8, de « Mouvement propre au *sens* (et non la statique d'une signification)... », la métaphore est éloquente et j'y adhère complètement ! Cette distinction sens/signification fait joliment écho à la mise en garde face à la captation imaginaire du caractère universel de la loi et du langage par la même occasion.

À l'endroit du mouvement de la recherche des logiques sous-jacentes aux critiques mises en avant « avec » Kant, je ne peux qu'y trouver une grande source d'inspiration et m'accorder à ce que — et à la manière dont — Christian Fierens met en place son appareillage critique. J'ai l'impression que Kant est plus séduisant que Sade pour Christian Fierens, mais d'un point de vue lacanien ! Et c'est là, me semble-t-il, que les critiques justifiées des « limites » de la pensée kantienne ne doivent pas trop vite ou simplement associer Christian Fierens « avec » Kant, malgré ce qu'il pourrait en dire lui-même... Penser avec et contre un auteur, en retour à, ça vous rappelle quelque chose ?

Passons si vous le voulez bien par une citation de Lacan :

« La détermination, le progrès du fonctionnement du *Real-Ich* : à la fois satisfaire au *principe du plaisir* et en même temps qui est investi sans défense par les montées de la sexualité, voilà qui est responsable de *sa structure*. À ce niveau, nous ne sommes même pas forcés de faire entrer en ligne de compte aucune subjectivation à proprement parler du sujet, le sujet est un appareil. Cet appareil

⁹ L'équivoque de la séparation, Pierre Bruno, Dans *Psychanalyse* 2010/1 (n° 17), pages 17 à 25.

¹⁰ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 28.

¹¹ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020., p. 30.

représente *quelque chose de lacunaire*, et c'est dans *la lacune* que le sujet instaure cette fonction d'un certain objet en tant *qu'objet perdu*. Ceci c'est le statut de l'*objet(a)* en tant qu'il est présent dans la pulsion. »¹²

On a là une articulation qui situe bien la complexité dans laquelle situer la subjectivité au travers d'un passage par l'objet, perdu de surcroît, qui nous permettra d'aborder, au travers du livre de Christian Fierens, l'intérêt « éthique » de prendre en compte la fonction de la jouissance comme un « supplément » qui accompagne en permanence la question du Sujet, ou de son expression. Subjectivité toujours pathologique au sens kantien, symptomatique dans le sens d'une formation de l'inconscient. « Il n'y a de cause que de ce qui cloche » comme dirait l'autre... Il me semble ici aussi utile de dire qu'il s'agit pour moi, mais je l'espère pour Christian Fierens et pour chacun, de comprendre la réflexion autour d'un principe de jouissance non pas comme une tentative nouvelle de refonder, dans le sens d'une réessentialisation, la Vérité du savoir psychanalytique. Ce serait beaucoup trop littéralement *mécomprendre* « l'au-delà du principe de plaisir » et n'aurait pas de sens. Le principe de jouissance ne vient rien remplacer et c'est pour moi l'une de ses plus belles qualités ! « Il nous faudra introduire un tout autre sens de la jouissance »¹³. Il s'agit ici de « compléter » ou « d'accompagner » tout principe de plaisir et de réalité sur la ligne de crête qui, à la fois, les sépare et les assemble, les conjoints (par exemple lorsqu'on les considère comme une bande de Möbius). Il nous faut penser l'inconscient *structuré comme un langage* « avec » la jouissance, au plus près du noyau « Réel » de la division comme « moteur » dans le sens d'une potentialité ou d'une (im)pulsion, et de façon essentielle, comme capacité à transformer (*umformen*), donner une autre forme à¹⁴ « cet "atome amour-haine" [subissant] d'*aléatoires déviations spontanées* ». La référence ici à l'atome de Démocrite nous semble essentielle. L'atome, *den*, est lui-même une transformation « du langage par le langage », car la plus petite unité de matière (toujours plus ou moins invisible à ce jour, sinon dans l'effet de son déplacement) est un mot forgé (transformé) à partir d'une coupe dans la négation du mot *hen* signifiant « Un » en grec ancien. Ceci pour être articulé autour d'un « d » qui vient remplacer le « h » en début de mot. Le « d » de *den* qu'on retrouve dans la (double !) négation — objective ou subjective — de *hen* : *ouden* ou *mêden*.

Afin d'en illustrer la dimension profondément langagière, voici un tableau qu'on doit à Barbara Cassin dans le livre qu'elle a coécrit avec Alain Badiou « Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur "L'Étourdit" de Lacan »¹⁵ :

AFFIRMATION	NÉGATION OBJECTIVE	NÉGATION SUBJECTIVE	INVENTION SIGNIFIANTE
HEN	OU DEN = OUD'HEN	MÊDEN = MÊD'HEN	MÊ/DEN → <u>DEN</u>
(MOT RACINE)	(ÉTHYMOLOGIE)	(ÉTHYMOLOGIE)	(FAUSSE COUPE)
« UN »	RIEN = PAS MÊME UN	RIEN = TOUT SAUF UN	MOINS QUE RIEN

C'est là aussi que je pense par exemple dans la « clinique », aux mécanismes de résistance qu'une personne peut mettre en place pour ne surtout rien changer, ni de forme, ni de place, ne surtout

¹² Séminaire XI – Les fondements de la psychanalyse, <http://staferla.free.fr/S11/S11%20FONDEMENTS.pdf>, p. 101, 13-05-1964.

¹³ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 17.

¹⁴ Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME, 2020, p. 227.

¹⁵ Alain Badiou et Barbara Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel*, Paris, Fayard, 2010, p. 72.

rien changer tout court, quelle qu'en soit la façon, tant que ça marche. On pathologiserait vite à tort et à travers si on pensait que ce genre de résistances — et surtout leurs manières de passer inaperçu à la personne elle-même alors qu'elles sautent aux yeux de l'autre — n'est à l'œuvre que par « la négative » d'une formation platement symptomatique. Ce « pas bien » de la réflexion guette néanmoins plus facilement qu'on le croit la pensée en général, la menaçant du spectre de la « morale », et c'est pourquoi la spécificité éthique de notre approche, avec Kant et Lacan, notamment telle que définie dans l'ouvrage de Christian Fierens, doit être soulignée. Pour finir avec cette digression, il suffit de comparer l'énergie mise en œuvre, « la libido affectée », par des personnes considérées comme absolument normales, encore mieux si elles sont bien éduquées avec un beau salaire, à ne *pas plus* prendre en compte tel ou tel aspect « symptomatique » de leur existence et des résistances mises en œuvre pour y arriver. Si en plus on se mettait à prendre en compte les résistances face au changement climatique et aux fondements mortifères de notre économie contemporaine, on risquerait carrément de passer une mauvaise journée. Passons, mais il est essentiel de considérer, dans sa dimension éthique, le fonctionnement « par-delà le Bien *et* le Mal » de la jouissance afin de tenter d'en observer les manifestations, non sans équivoque. Il me semble important de prendre en compte le principe de jouissance comme une métaphore, *à l'œuvre dans le langage*.

*

Frank Pierobon : Oui, merci Micha, pour cette conférence. Je saisis cette occasion pour faire le point sur la partie kantienne du livre, car on l'a beaucoup, quelque peu, contournée peut-être parce qu'elle impressionne... Je crois qu'il faut la prendre au sérieux, parce que Christian Fierens lit Kant non pas comme une manière de parler, mais comme une manière de penser et de penser la distance entre Kant et Lacan, distance qu'il travaille et thématise. D'une manière générale, ce qui chez Kant fait très peur au « profane » est analogue à ce qui rebute chez Lacan pour des gens qui ne s'y sont pas habitués, à savoir une technicité de la langue, des usages, des codes, une poétique... Mais pas plus chez Kant que chez Lacan, on ne peut suspecter une volonté de produire par le style d'écriture comme un écran de fumée. Kant n'a pas écrit délibérément « difficile ». S'il a eu de son vivant beaucoup de succès, cela tient à ce que l'on a, d'emblée, trouvé que ses conclusions étaient assez convaincantes et révolutionnaires. Des personnalités comme Goethe s'en extasiaient. Comme vous, j'ai relevé que Kant a pu paraître rébarbatif pour certains jusqu'au moment où il y a eu cette relance produite par Christian Fierens. Mais alors, pourquoi passer par Kant ? C'est la question que tout le monde se pose et qu'il faut porter au grand jour et affronter.

La première partie du *Principe de jouissance* est constitué d'un exposé très clair, très limpide et très architecturé de ce dont Christian Fierens a besoin pour revitaliser la lecture que Lacan avait faite de Kant... La lecture de Kant s'en trouve à la fois restaurée et renouvelée parce que l'on ne retrouve pas les philosophèmes attendus. En effet, quand ordinairement on dit « la loi morale », tout le monde l'entend d'après cette culture générale commune, avec un ensemble de sens divergents, de nature culturellement sédimentée, avec parfois des résistances inconscientes. La problématisation qu'offre Kant, qui fait tout son intérêt pour la psychanalyse et notamment pour la relecture de Lacan que propose Christian Fierens, énonce entre autres que « la Loi morale » n'offre rien et ne doit rien offrir à l'imagination et à la sentimentalité « morales ».

La difficulté fondamentale, dans l'exposition et par conséquent dans la lecture des textes kantien, provient de ce qu'avec la Loi morale, rien de matériel et d'intuitif ne se laisse saisir ; aucune consistance *réelle* ne peut être produite qui donnerait du corps à ce sujet extraordinaire qui serait de part en part moral. En conséquence, c'est à cet évident, cette raréfaction du sens, dans le discours kantien que pallie, à mon sens, la reprise qu'opère Christian Fierens, à ceci près qu'il maintient cet effet de vide comme *essentiel*. Et ce n'est pas tout, parce qu'à la différence de Kant qui semble raisonner dans le vide, le vide d'un introuvable sujet moral, avec ce risque que cela ne soit, comme il l'écrit, une « chimère », Christian Fierens, outre son recours à une méthodologie adossée

à la fois aux mathèmes lacaniens et à l'architectonique, mobilise non seulement sa propre intelligence et ses vastes connaissances, mais encore sa clinique, comme on l'a dit et répété, et c'est le cas pour la plupart des psychanalystes qui repensent ce qu'ils savent au contact de leur *praxis*. Dans ce contexte, l'architectonique (et/ou les mathèmes lacaniens) s'avère décisive pour comprendre plus finement et « critiquement » ce qui se joue là, qu'il s'agisse des Idées ou des formations de l'inconscient, mais elle offre également ce que j'ai appelé une zététique : « zététique », c'est un mot un peu barbare qui veut dire en gros que « ça donne à penser ».

Toutefois, ce faisant, il faut se montrer vigilant. Quand on a par soi-même élaboré quelque pensée et qu'on en vient ensuite à utiliser Lacan ou Kant pour l'exprimer, le risque est de métaphoriser ces derniers, c'est-à-dire d'écraser la signification qui se trouve dans les textes pour en faire la métaphore de quelque chose qui bien souvent est comparativement plus simple. La situation est tout autre pour qui s'investit pleinement dans le travail des textes : au-delà de ce premier effet rébarbatif que leur lecture suscite — qu'il s'agisse de Kant, qui a été beaucoup glosé en ce sens ce matin dès la première intervention de Marie Jecjic, ou encore de Lacan lui-même et de Fierens — il est inévitable que l'on se voie tenu de traverser une sorte de désert aride où il faut accepter provisoirement de n'y rien comprendre. Accepter de ne rien comprendre, c'est d'ailleurs cela le début de la pensée. Tant qu'on sait à l'avance tout ce qu'on va penser, eh bien c'est qu'on n'a pas véritablement pensé. Certes, il y a des nuances à faire sur cette observation, mais je crois que ces nuances sont assez claires en elles-mêmes pour ne pas devoir y insister.

Dans ce contexte, je fais fond sur ces mathèmes que Micha nous a montrés dans sa présentation PowerPoint, dont je crains cependant que leur attrait esthétique n'en estompe la puissance zététique. De tels mathèmes parlent tout d'abord à l'imagination, tout comme il faut également faire la part de cet effet de stupéfaction que suscitent, lorsqu'on les découvre dans une première lecture, ce genre de mathèmes chez Lacan ou la table des catégories chez Kant, avec leur insolite présentation graphique en quatre moments dans maintes pages de la *Critique de la raison pure*. Nul doute qu'il y a chez tout lecteur qui les découvre un premier moment de stupéfaction qui me paraît au demeurant tout à fait nécessaire et fécond. Cette stupéfaction est en effet nécessaire non seulement pour la recherche philosophique dans laquelle Christian Fierens a montré sa maîtrise, mais aussi bien évidemment dans l'esprit « psychanalytique ». Dès lors, il me paraît indispensable d'accepter ce vertige et mon commentaire ne s'adresse pas spécifiquement à Micha, mais plus généralement à tous les Lacaniens et les Kantiens, qui sont confrontés à un effet de monumentalisation de Kant et de Lacan de même, avec la tentation de conditionner une pensée complexe et subtile en un ensemble de formules bien frappées. Par ailleurs, il faut également garder à l'esprit dans l'appréhension du côté rébarbatif de pensées particulièrement complexes, qu'on a pu, par ce côté-là à la limite de l'ésotérisme, en faire le discours opaque de la Dominance, que ce soit pour Kant en Allemagne et ensuite en France, un discours qui est en fait celui du Maître, qui prophétise sur le ton bien repérable du grand Discours Universitaire.

Micha Vandetmeulen – Merci. Là, je voudrais, si je peux, répondre à l'endroit d'une séparation du langage et de la pensée. Je voudrais quand même les conjointre et non pas les séparer comme vous sembliez le faire, dans le sens où — donc je n'ai pas la réponse — dans les différents domaines (et c'est pour ça que j'insiste) en effet la psychanalyse ne fait pas quoi que ce soit de particulier. Mais pourquoi alors dans la mathématisation, et c'est pour cela que j'aime bien les formules et ainsi de suite... mais pourquoi en physique, Étienne Klein par exemple, nous dit qu'il y a autant de vides que de manières de l'exprimer ?

La différence entre la physique traditionnelle et la physique quantique tient à deux manières impossibles d'aborder le même vide. La question ultime, à travers le langage et les mathématiques, puisque la physique est la réalité des mathématiques appliquées, serait donc celle-ci : pourquoi y a-t-il autant de trous noirs et d'énergie noire dans l'univers, ce qu'on n'arrive pas à expliquer ? J'ai donc l'impression que ce que vous dites est absolument juste, mais que malgré tout, penser et parler se nouent au-delà de ça, là-dedans. La similitude du penser et du parler me semblent

intéressantes à l'endroit impossible d'une différence pourtant significative : les deux expressions de la physique restent cohérentes ensemble dans notre réalité, mais divergent à l'endroit de leur expression respective de l'absence de matière ; deux vides qui ne correspondent pas... La fonction du vide comme indicible est ici à questionner.

Lorsqu'on dit que parler, en psychanalyse, fait partie de l'objet à penser, mais que ce n'est pas le cas chez Kant, il me semble qu'il faut nuancer. C'est bien entendu vrai « historiquement ». Cependant, cela ne doit pas empêcher de faire « retour » en prenant en compte non seulement l'hypothèse de l'inconscient, mais également le déplacement « en acte » dans la division subjective et l'équivoque nécessaire d'un passage par l'objet, ainsi que la mise en place d'un voile de Vérité, comme leurre. C'est là (entre autres) que Kant et Lacan se rejoignent, et c'est là également qu'ils « conviennent » chacun d'un travail systématique d'évidement de l'objet (au départ ou au détour d'une question hautement subjective). Ce qu'il ne faut pas, me semble-t-il, oublier au passage, c'est le rôle central d'un « impossible » ou « inatteignable » dans la composition même de l'objet à présent en question – nouménal pour Kant, Réel pour Lacan. Dans un espace géométrique euclidien « classique » il est en effet bien difficile de faire coexister des réalités objectives qui ne prendraient pas « toute la place disponible », teintant ainsi irrémédiablement l'espace d'une sorte de binarisme de la présence ou absence (0/1) de l'objet, la substance, la chose.

C'est pourquoi, malgré le risque de devenir de jolis dessins, j'ai tenté de mettre en avant l'intérêt d'une écriture « autre » sous la forme de quelques mathèmes et une façon de les manier, mais comme question ou comme relance. Notamment par le biais de la superposition ou découpe d'un nœud de trèfle (qui est mathématiquement, soit dit en passant, le nœud « premier » de la série, en dessous de quoi il se « dénoue » à (re)faire zéro...) sur ou dans un nœud borroméen à trois ronds (avec un écho intéressant étant à trouver dans l'équivoque de la trinité). Ici, la topologie est à prendre comme une écriture, un langage mathématique, qui est « troué » dans sa forme même et qui en est fondamentalement dynamique, « comme » dans le mouvement de pensée kantien cette fois repris par ou dans le langage. Les tores et nœuds sont des expressions mathématiques métaphoriquement efficaces pour exprimer la dynamique de l'émergence subjective issue d'une division, et sa limite (comme fonction) ...